

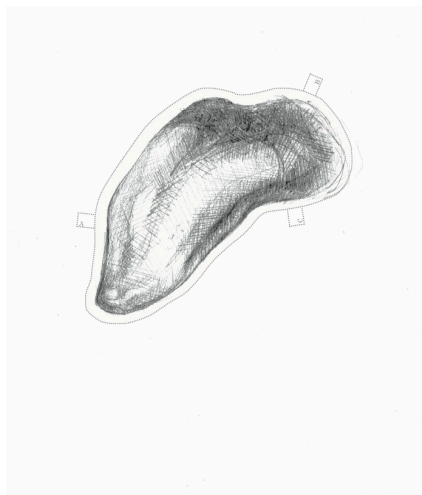
EDITH BRUNETTE (MTL)

**FAUT-IL SE COUPER LA
LANGUE?**

11 janvier – 9 février, 2013

conversations, documents et vidéos

Discussion publique 8 février, 18h



Dans le documentaire *Faut-il se couper l'oreille?* (Jacques Giraldeau, 1970), il y avait des artistes visuels, un architecte, un designer, une femme qui ne parlait pas, beaucoup de cigarettes. Des références marxistes, des discours radicaux. Autour de *Faut-il se couper l'oreille?*, il y avait l'effervescence politique des années 68 : les élans nationalistes, le débat linguistique, la désobéissance érigée en principe. Les artistes s'invitaient partout, parlaient fort, s'organisaient, occupaient et se préoccupaient.

À Skol, en 2013, il y aura des artistes visuels, des femmes qui parlent, des hommes aussi, du thé sans doute. Des références à un printemps érable dont les feuilles ne sont pas toutes encore tombées... Des discours radicaux? Autour de *Faut-il se couper la langue?*, il y aura la ouate d'un milieu de l'art institutionnalisé : le sentiment des luttes accomplies, la promesse des carrières possibles, et le formatage garant de toutes les bourses. Il y aura des artistes que leurs mots trahissent, mais, surtout, qui poseront cette question : comment nos discours définissent-ils notre rapport au politique – la manière dont nous nous engageons... ou demeurons en retrait.

En galerie il y aura un parcours : débutant avec les documents de recherches menées par Edith Brunette lors d'une résidence au centre d'artistes La Chambre Blanche, continuant avec le documentaire de Giraldeau et finissant par des discussions avec les artistes Sophie Castonguay, Michelle Lacombe, Clément de Gaulejac, Hugo Nadeau, Mathieu Jacques, Steve Giasson et Andrée-Anne Dupuis-Bourret – à surprendre sur le vif en galerie ou à voir en vidéo. Au terme de recherches collectives, le 8 février, ces mêmes artistes participeront à une discussion publique dans l'espace de la galerie - histoire de voir si, oui ou non, ils se sont laissé couper la langue...

Le travail d'**Edith Brunette** allie pratique artistique et recherche théorique. Elle s'intéresse aux formes des discours dominants, à leur manière de représenter le monde – celui de l'art, notamment –, d'en exclure certains éléments et d'en simplifier d'autres. Récemment, la Galerie de l'*UQAM* (Montréal) et le centre *Praxis* (Sainte-Thérèse) ont accueilli ses réalisations et les revues d'art *ETC*, *Inter* et *Cassandra/Horschamp* ont publié ses textes. C'est au cours d'une résidence au centre de documentation de *La Chambre Blanche* que fut mis en branle le présent projet.

Centre des arts
actuels Skol

SKOL

372, rue Ste-Catherine Ouest, Espace 314,
Montréal, QC, H3B 1A2
www.skol.ca / skol@skol.ca / 514.398.9322

Québec

• Conseil des arts et des lettres
• Ministère de la culture, des communications
et de la condition féminine
• Emploi Québec



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Montréal

CRÉ
de Montréal

*Celui qui désire sans agir couve la peste.
William Blake, Le mariage du ciel et de l'enfer*

Comment se définit notre style de présence aux luttes de notre temps? Dans la gamme des modes d'existence, le politique tend généralement à une certaine gravité, avec inflexions tragico-initiatiques. C'est que la question des subjectivations politiques ou des contractions politico-existentielles est éminemment *dramatique* : il en va de la manière dont une vie est intensifiée et amenée à sa limite créative, polarisée par l'exigence d'un passage à l'acte et les risques qu'il encourt, ou en attente d'un changement qui pourrait tout faire basculer.

Issu de la propulsion affective générée par le printemps érable, *Faut-il se couper la langue?* participe d'une volonté d'*aggraver* l'écologie des pratiques artistiques montréalaise, d'en abaisser le centre de gravité afin que sa *ginga*¹ intègre une pointe d'irréversible, un peu à la façon de Foucault lorsqu'il dit : « il n'est de courage que physique ». Aggraver donc, avec ce que ce mot peut comporter d'incongru et de répulsif, sauf peut-être pour ces nihilistes attentistes qui croient que là où les choses empirent on approche de la rédemption. Car il s'agit à la fois de rendre compte de la volonté d'exacerber la composante politique présente dans certaines pratiques et qui demeure trop latente au goût de l'artiste (surtout au niveau du discours); et de dégager la voie à une question qui insiste de part en part du projet, l'inscrivant de plain-pied dans l'élément historique et traçant une ligne de partage proprement infernale² : *peut-on se politiser sans se mutiler?*

La vie et l'œuvre du philosophe barcelonais Santiago López Petit en témoignent de manière exemplaire : « avoir une vie politisée est, souvent, avoir une vie

brisée »³. Mais que gagne-t-on au juste à se déclarer « politique »? Pourquoi se mettre ainsi en gage, pourquoi « s'engager »? Hommes et femmes sans contenu, artistes ou blooms plus ou moins qualifiés, projectiles chargés de capital culturel et sujets-débris de l'économie globale, pour conjurer notre éternelle angoisse de la consistance, devons-nous donc nous marquer mutuellement au fer rouge du réel politique? N'est-ce pas ce que les groupuscules d'avant-garde ont fait de tout temps, chercher à devenir des faisceaux d'affirmation unilatérale au risque de devenir des communautés terribles, terribles parce que cherchant par tous les moyens à rendre leurs mises en jeu subjectives aussi intenses que sans retour?

Quoi qu'il en soit, dans un Québec qu'on croyait irrémédiablement atteint de dépression chronique, le printemps érable nous aura montré que le vouloir vivre gagne en puissance quand le caractère irréversible de l'acte politique est collectivement assumé, confirmant, au passage, que ceux qui refusent le combat sont finalement plus grièvement blessés que ceux qui y prennent part.

1 C'est le nom du jeu de jambes et du balancement qui composent la position de base en capoeira.

2 En mandarin, le 8ème enfer bouddhiste se dit *wu jian dao*, littéralement « la voie sans issue » ou « sans interstice ».

3 La haine du vouloir vivre : aimer et penser, L'harmattan, Paris, 2010.

Érik Bordeleau est chargé de cours à l'UQAM et chercheur postdoctoral en philosophie à l'Université libre de Bruxelles. Il a complété un doctorat en littérature comparée à l'Université de Montréal et a récemment publié *Foucault anonymat* (2012) aux éditions Le quartanier, ainsi que de nombreux articles.